



## **L'Analyse du discours et les deux continents**

Dominique Maingueneau

Université Paris Est Créteil

maingueneau@univ-paris12.fr

**Mots clés** : analyse du discours, échanges, école française, Amérique latine, anthropophagie

**L'auteur** : Professeur de linguistique à l'université Paris XII et membre de l'Institut Universitaire de France. Il a publié de nombreux ouvrages dans le domaine de l'analyse du discours. Ses travaux portent plus particulièrement sur l'épistémologie de cette discipline est les « discours constituants ».

Si ce colloque est possible, c'est qu'au-delà de la thématique du discours politique il existe depuis longtemps d'intenses échanges intellectuels entre l'Europe et l'Amérique latine, et tout particulièrement en ce qui concerne les idées politiques. J'évoquerai ici une anecdote ; en faisant une conférence à Guanajuato, au Mexique, dans une bibliothèque d'ouvrages anciens qui avait été constituée à partir des bibliothèques des notables de la région, à ma grande surprise j'ai découvert que la majorité de ces livres étaient en français ; pour une part considérable il s'agissait d'ouvrages d'histoire et de réflexion politique. Ce n'est peut-être pas un hasard si la rébellion de 1807 qui devait mener à l'indépendance du Mexique a émergé dans cet Etat de Guanajuato, au sein d'un groupe de hauts fonctionnaires très marqués par les idées des Lumières. Leur diffusion a bien évidemment été favorisée par la parenté linguistique : l'appartenance à la famille des langues romanes facilite non seulement la compréhension des textes d'une langue à l'autre mais encore la traduction.

Une donnée qui a son importance dans ces relations franco-sud-américaines est le fait que la France n'est pas – ou si peu (la Guyane) – une puissance coloniale en Amérique latine. Ce qui fait que l'on sort du schéma classique de dépendance/rejet à l'égard de l'ancienne métropole. Les relations peuvent être ambivalentes, mais certainement pas au même degré et de même nature qu'avec l'Espagne ou le Portugal, qui, lorsqu'elles étaient les puissances coloniales tutélaires, ont





d'ailleurs constamment agi pour affaiblir l'influence des idées politiques républicaines. En fait, cette influence est passée par deux grandes phases : les luttes contre le colonisateur espagnol ou portugais, où les idéaux politiques associés à la Révolution française jouent un rôle moteur, puis la résistance à l'emprise des Etats-Unis.

L'influence des pensées européennes sur les luttes politiques de l'Amérique latine a été abondamment traitée. Ce n'est pas le cas de l'influence de l'analyse du discours européenne, et particulièrement française, sujet inévitablement beaucoup plus restreint et beaucoup plus récent. Mais les deux phénomènes ne sont pas indépendants. A l'évidence, le développement de l'analyse du discours en Amérique latine est associé à la gauche politique. Un peu comme en France la « Nouvelle critique » dans les années 1960 a été associée à la contestation.

Historiquement, on ne peut d'ailleurs pas isoler la question politique de celle des modalités d'étude des textes. « L'Ecole française d'analyse du discours » d'inspiration althussérienne, dont la figure de proue était Michel Pêcheux, a même tenté de faire fusionner action politique et modalités de lecture des textes. On retrouve ici l'attitude d'Althusser à l'égard de Marx : rénover la compréhension du fondateur du marxisme, c'était apprendre à « lire *Le Capital* » différemment. Toutefois, Althusser s'appuyait essentiellement sur la psychanalyse lacanienne alors que Pêcheux convoquera à la fois la psychanalyse et la linguistique. Mais le geste est fondamentalement le même.

Il est significatif que l'un des moments phares de cette période, en matière d'analyse du discours politique, ait été le Symposium de Mexico (« Le discours politique : théorie et analyses », 7-11 novembre 1977), où Pêcheux avait fait une communication « Remontons de Foucault à Spinoza »<sup>1</sup>. Dans ce texte, précisément, il affirmait :

Une certaine manière de traiter les textes est inextricablement mêlée avec une certaine manière de faire de la politique. On ne peut pas prétendre parler de discours politique sans prendre simultanément position dans la lutte des classes (Maldidier (éd.) : 246).

---

<sup>1</sup> Publiée tardivement par D. Maldidier (1990 : 245-260) La version espagnole avait été publiée en 1980 dans M. Monterforte Toledo (éd.), *El discurso político*, México, Nueva Imagen, 1980, p. 181-200.





Cette thèse était largement partagée à une époque où, de *Tel Quel* au Parti Communiste, on admettait tacitement qu'une approche différente des textes avait force révolutionnaire, qu'elle impliquait une transformation sociale à plus ou moins long terme.

Cette conjoncture n'a pas duré. Aujourd'hui les relations entre méthodes d'analyse textuelle et politique sont sans doute beaucoup plus incertaines. Mais il me semble indéniable qu'indépendamment des idées politiques exprimées par les analystes la manière dont on définit la textualité et dont on construit des protocoles pour l'analyser n'est pas politiquement neutre. Et a fortiori quand il s'agit de discours politique.

Pour décrire les liens qui unissent l'analyse du discours francophone et l'Amérique latine, on peut être tenté de prendre pour modèle la célèbre « *translatio studiorum* », le déplacement des lettres grecques vers le Proche-Orient, après la fermeture des écoles philosophiques grecques non-chrétiennes par l'empereur Justinien. Cette *translatio* a d'ailleurs permis la transmission indirecte d'une partie des manuscrits grecs au monde latin. De manière plus générale, la « *translatio* » c'est le rêve de tout nouvel espace intellectuel qui vient prendre le relais d'un autre, prestigieux. Mais on ne peut pas parler de « *translatio* » pour ce qui concerne l'analyse du discours, dès lors que la France continue à être active dans ce domaine.

Un autre modèle serait celui de l'acculturation à sens unique, de la simple exportation : le transfert à l'identique de l'ensemble des conditions de la recherche et des chercheurs, des idées et des méthodes. De tels phénomènes existent. On ne compte plus les secteurs de la recherche en sciences dures qui s'efforcent de copier les pratiques américaines dans des lieux qui seraient identiques. Mais cette vision des choses n'est guère valide dans les sciences humaines et sociales car il se produit un travail de réélaboration quand on passe d'un espace à l'autre. Et ceci indépendamment des intentions conscientes ou explicites des chercheurs latino-américains eux-mêmes, qui peuvent de bonne foi penser qu'ils développent exactement les « mêmes » approches des deux côtés de l'Atlantique. De manière plus générale, il faut se défaire d'un préjugé – d'ailleurs incompatible avec les présupposés d'un analyste du discours – selon lequel on pourrait transférer des idées. Les idées n'arrivent pas par leurs propres forces mais elles sont mises au service de pratiques, de groupes et de lieux, qui se les approprient et où elles prennent une signification nouvelle. Je citerai ici Bourdieu :





Le fait que les textes circulent sans leur contexte, qu'ils n'emportent pas avec eux le champ de production – pour employer mon jargon – dont ils sont le produit et que les récepteurs, étant eux-mêmes insérés dans un champ de production différent, les réinterprètent en fonction de la structure du champ de réception, est générateur de formidables malentendus.<sup>2</sup>

Mais ces « malentendus » sont créatifs, ce ne sont pas de regrettables accidents qu'une transmission parfaite devrait éliminer. Pour prendre une comparaison dans un tout autre domaine, il est vraisemblable que les aristocrates français qui, au retour d'Italie, voulaient moderniser leurs demeures médiévales pensaient imiter les Italiens. Pourtant, ils ont constitué quelque chose de nouveau, dont les châteaux de la Loire sont le témoignage.

Dans un domaine plus proche, historiquement et intellectuellement, on peut prendre l'exemple du « post-structuralisme » français aux USA. On sait que sous le nom de « *Theory* » la pensée d'un certain nombre de penseurs français a été exportée sur les campus américains aux USA (J. Derrida et M. Foucault en particulier). Ce « post-structuralisme » censé français est ainsi devenu une référence incontournable sur le marché international de l'idée, alors même qu'un mouvement de ce nom n'a jamais existé en France. Le problème plus général ainsi posé est de savoir comment les textes sont découpés et lus dans différents lieux. Le seul fait déjà d'affecter un certain nombre de travaux et de chercheurs à un certain « mouvement » ou à un certain paradigme est un effet du champ où les textes sont lus. Ce qu'on appelle trivialement la « lecture » d'un texte, et qui peut passer pour une relation intime entre un individu et un ensemble de signes verbaux, est en réalité médiatisé par un ensemble de savoirs qui ne sont pas d'ordre conceptuel. Ce qui, d'ailleurs, vaut tout autant pour la lecture des textes dans leur contexte d'origine.

La situation n'est pas la même que celle de l'auteur qui est interprété de manières diverses au fil du temps ; par exemple, l'Aristote des théologiens scholastiques n'était certainement pas le même que celui des Grecs antiques. Dans le type de phénomène qui nous intéresse, en revanche, il n'y a pas de décalage temporel significatif : Derrida, en prenant l'avion, changeait de champ intellectuel,

---

<sup>2</sup> « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Forschen und Handeln. Recherche et Action*, Freiburg im Breisgau Rombach, 2004, p. 23.





et donc de statut. A ce point que sur le mode de la plaisanterie (mais est-ce vraiment une plaisanterie ?) on a pu se demander s'il n'y avait pas deux philosophes appelés « Jacques Derrida » : le premier serait un philosophe français préoccupé de métaphysique, le second serait un philosophe américain qui a fécondé les *gender studies*, les revendications des minorités ethniques ou la théorie littéraire.

Cependant, par un effet rétroactif inévitable, même si le post-structuralisme n'a pas existé en France, le fait qu'il se soit développé dans un ailleurs prestigieux et qu'il ait produit et continue à produire de nombreux travaux fait qu'à présent il joue un rôle dans le champ intellectuel français, et plus largement en Europe. C'est ainsi que les sciences politiques dans le nord de l'Europe ou dans la sociologie allemande développent aujourd'hui des problématiques originales en particulier autour de la pensée de Foucault.

Ce processus de réinterprétation globale vaut aussi pour le cas de l'analyse du discours francophone dans ses relations avec l'Amérique latine. Il suffit par exemple de lire les productions brésiliennes en analyse du discours pour voir que la notion d'« école française » qui y est souvent invoquée ne correspond pas à une entité de même nom qu'on pourrait clairement identifier en France. A strictement parler, en France ce terme désigne la tendance althussérienne représentée par M. Pécheux ; au Brésil il désigne un ensemble, d'ailleurs variable, d'idées force et de méthodes qui définissent un mouvement beaucoup plus large et qui prennent sens surtout par opposition à certains courants d'origine nord-américaine. La situation est sur ce point assez comparable avec celle du post-structuralisme français des campus américains.

On ne peut pas se cacher néanmoins que les échanges entre la France et l'Amérique latine ne sont pas symétriques : le courant va nettement de la France vers l'Amérique latine. Toutefois, à partir du moment où se développe un espace universitaire dense et actif, les concepts et les modèles importés de l'étranger entrent dans un cadre différent, rendant possible le développement de problématiques originales, qui à leur tour peuvent être exportées. C'est ce que nous a montré l'exemple des penseurs français devenus « post-structuralistes ». Je souhaite qu'à son niveau ce colloque sur le discours politique qui se tient en France et qui associe des chercheurs des deux espaces universitaires aille dans ce sens.





On peut aussi proposer une référence plus poétique à cette entreprise. Ainsi, les Brésiliens ont développé pour l'Art une doctrine célèbre, celle de l'« anthropophagie ». La métaphore vient des pratiques des Indiens qui pensaient développer leur propre identité en assimilant les pouvoirs supposés de l'homme blanc en le mangeant. Ce mouvement qui s'est développé au XX<sup>e</sup> siècle au sein du modernisme brésilien, et dont les deux chefs de file étaient Mário de Andrade et Oswald de Andrade, visait à assimiler les idées, les valeurs, les symboliques des cultures étrangères pour élaborer une vision du monde originale. Cette anthropophagie a fondé le concept identitaire d'*abrasileiramento*, d'une *brésilianité* à faire. Le *Manifeste de l'anthropophagie* (1928) revendique ainsi un nouveau métissage :

Filiação. O contato com o Brasil Caraíba. *Ori Villegaignon print terre*. Montaigne. O homem natural. Rousseau. Da Revolução Francesa ao Romantismo, à Revolução Bolchevista, à Revolução Surrealista e ao bárbaro tecnizado de Keyserling. Caminhamos<sup>3</sup>.

Le dernier mot (« caminhamos ») montre un procès en cours, toujours à reprendre. Toute la difficulté est de consommer la rupture, d'être sûr qu'on est dans un autre espace. De là le recours à la parodie, dont l'exemple le plus fameux est le détournement, au début du manifeste, de la citation de Shakespeare: « *Tupi or not tupi, that is the question* ». Un détournement qui dit une perplexité quant à l'identité, et non l'affirmation d'une identité constituée. Il ne s'agit pas d'être tupi, ni d'être européen, mais de montrer le mouvement de déprise lui-même. Le geste est ambigu, puisqu'on ne sait pas trop s'il s'agit de rejeter purement et simplement la culture d'origine éminemment européenne ou de travailler à une impossible différence, dans un manifeste qui s'inscrit dans la filiation du surréalisme. De fait, la conception que l'on se fait de l'anthropophagie elle-même a oscillé entre l'opposition et l'idée de développer des productions alternatives à partir d'origines communes.

---

<sup>3</sup> « Filiation. Le contact avec le Brésil Caraïbe. *Ori Villegaignon print terre*. Montaigne. L'homme naturel. Rousseau. De la Révolution française au Romantisme, à la Révolution Bolcheviste, à la Révolution Surréaliste et au barbare technicisé de Keyserling. Nous cheminons. » (O. de Andrade, *Revista de Antropofagia*, Ano 1, No. 1, mai 1928).





Aujourd'hui la définition de cette anthropophagie s'est ouverte ; les maîtres mots sont plutôt « post-modernisme » ou « post-colonialisme ». Il s'agit dès lors plutôt de ne pas s'opposer frontalement, mais de marquer des différences en assumant le partage des mêmes origines. Sur un pied d'égalité, parce que la culture d'aujourd'hui tend à redistribuer les différences.

En réalité, il faut prendre en compte une nouvelle donne : la mondialisation, qui modifie la représentation classique des relations entre la France et l'Amérique latine dont témoigne ce manifeste des années 1920. L'affaiblissement des frontières nationales en matière intellectuelle a permis la constitution progressive d'un espace mondialisé d'analyse du discours, largement dominé par les anglo-saxons et dont participent inévitablement Européens et Latino-américains. Il y a donc maintenant quatre termes impliqués dans cette relation : les pays d'Amérique latine, l'Europe et la France en particulier, le pôle dominant (les USA) et le champ globalisé de l'analyse du discours. Cette nouvelle donne complexifie beaucoup les choses ; en effet, de ce quatrième terme nous faisons tous partie, et il a lui-même ses effets de domination, aggravés par l'arrivée de nouveaux pays qui, spontanément, ont tendance à se tourner vers les théories associées aux puissances qui sont dominantes sur le plan politique et économique.

Cette situation nouvelle où il devient difficile de raisonner en termes de blocs géographiques, linguistiques ou culturels compacts est très inquiétante. Elle offre aussi de nouvelles possibilités aux courants d'analyse du discours. Il serait par exemple inadéquat de limiter aujourd'hui l'analyse du discours inspirée de Halliday aux seules frontières du Royaume Uni ou l'interactionnisme à celles des USA. De la même manière, les conceptions originellement françaises en matière d'analyse du discours se distribuent sur plusieurs pôles dans le monde. La constitution de réseaux mondialisés permet de tirer profit des affinités culturelles multiples.

Je serai ainsi tenté d'appliquer le triptyque qui préside à ce colloque (« filiations, polyphonies, théâtralités ») aux relations que tisse l'analyse du discours entre la France et l'Amérique latine.





Comme le montre bien le *Manifeste anthropophage* de 1928, la question de la *filiation* est au cœur des relations entre l'Europe et l'Amérique latine, et les auteurs ne citent pas sans raison Montaigne évoquant l'arrivée de Villegaignon au Brésil.

Problème d'identité qui se traduit en termes de *polyphonie* : *qui* est en train de parler dans l'analyse du discours latino-américain ? Comment se ménager une voix propre à l'intérieur d'une autre voix ?

Et *théâtralités* enfin, dans la mesure où finalement le problème est de construire la scène dans laquelle on énonce, de construire l'espace et le temps d'un dialogue sur le grand théâtre du monde des idées.

Mais je ne voudrais pas finir sans évoquer une dimension dont les historiens des sciences ne se préoccupent guère, mais qui me paraît essentielle : la dimension affective, la connivence. La citation de Bourdieu que j'évoquais plus haut parle de ces « malentendus » qui accompagnent inévitablement la circulation des idées. Mais le malentendu est pluriel. Pour des raisons que je laisse aux spécialistes d'interculturalité le soin d'expliciter, Français et Latino-américains ont souvent l'impression de partager les mêmes codes. Pour dire les choses trivialement, le Français en Amérique latine ne se sent pas dépaysé ; je ne peux pas parler ici pour les Latino-américains, mais j'espère qu'il en va de même pour eux. Nous avons tous de multiples identités : l'une d'elles sans nul doute nous lie par-delà les rives de l'Océan et c'est elle qui fait qu'on s'entend « à demi-mot » et que ce qui nous vient de l'autre rive « nous parle ».

